

LifeLongLearning@UNIGE

Le Podcast du Centre pour la formation continue et à distance
(CFCD)



Transcription de l'épisode 8: Langues des signes et minoritaires: le domaine de la traduction en constante évolution avec Prof. Pierrette Bouillon & Irene Strasly

29 Octobre 2021

Raphaël Zaffran: Bonjour et bienvenue sur LifeLongLearning @UNIGE. Je suis Raphaël Zaffran, et pour ce 8^e épisode, j'ai eu le plaisir de m'entretenir avec Pierrette Bouillon et Irene Strasly de la faculté de traduction et d'interprétation de l'Université de Genève (FTI). La FTI est mondialement connue et est un des plus anciens centres de formation et de recherche du domaine. Fondée en 1941 sous le nom d'école l'interprète de Genève, elle est devenue l'école de traduction et d'interprétation en 1972 avec l'introduction d'un site d'études en traduction, puis la Faculté d'interprétation et de traduction en 2011. Pierrette Bouillon est professeure à la FTI depuis 2007. Elle est actuellement directrice du département de traitement informatique multilingue et doyenne de la Faculté. Elle a de nombreuses publications en linguistique computationnelle et en traitement du langage naturel, en particulier dans les domaines de la sémantique lexicale, de la traduction automatique de la parole pour des domaines limités, de la post-édition, et plus récemment de l'accessibilité.

Irene Strasly est collaboratrice scientifique et doctorante au sein de la FTI, où elle est en train de terminer une thèse sur l'accessibilité des informations liées à la santé auprès d'un public sourd. Elle a coordonné l'ajout officiel des langues des signes française et italienne dans le bachelor en communication multilingue. De plus, et vous aurez l'occasion d'en savoir davantage durant cette épisode, Irene Strasly a piloté la mise en place du premier diplôme de formation continue universitaire pour des personnes sourdes qui souhaitent travailler comme traducteur et traductrice en Suisse romande et italienne. Pour ces deux projets, elle a obtenu la médaille de l'innovation de l'Université de Genève en 2021.

Ma conversation avec nos deux invitées fut absolument fascinante. Nous avons discuté des grands enjeux du domaine de la traduction et d'interprétation et de l'évolution des métiers de ce domaine au vu des avancées numériques et de l'intelligence artificielle. Vous le savez, ce questionnement centré sur le futur du travail et l'évolution des compétences dans différents secteurs est l'un des fils rouges de notre podcast. Notre discussion nous a évidemment amené à parler du nouveau diplôme de formation continue en traduction à destination des personnes sourdes, qui débutera en 2022. Nos invitées ont été au cœur de la conceptualisation et de la mise en œuvre de cette formation unique en son genre permettant aux personnes sourdes d'apprendre leur métier dans leur langue maternelle. L'avènement de cette formation démontre l'importance croissante de la traduction des langues minoritaires, et j'ai été très inspiré par l'engagement de nos deux expertes pour les enjeux-clés de l'accessibilité et de l'inclusion au sein de l'enseignement supérieur.

Pierrette Bouillon, Irene Strasly, bienvenue sur le podcast LifeLongLearning @UNIGE.

Pierrette Bouillon : Bonjour, merci.

Irene Strasly : Merci beaucoup.

Raphaël Zaffran : Pour débiter avec une première question pour vous, Professeure Bouillon, en tant que doyenne de la Faculté de traduction et d'interprétation, pourriez-vous nous présenter la faculté et comment celle-ci a évolué au fil des années ?

Pierrette Bouillon : C'est vraiment une question d'actualité puisque nous sommes justement en train de fêter les 80 ans de la Faculté. Celle-ci est vraiment pionnière dans ces axes de recherche, la traduction et d'interprétation. Elle a été créée en 1941 par quelqu'un qui s'appelait Antoine Velleman, sous le nom de d'école d'interprètes de Genève (EIG). Au départ, c'était un tout petit institut rattaché à la Faculté de lettres et qui va rapidement prendre de l'importance dans le contexte de l'après-guerre, notamment avec tous les grands événements internationaux de l'époque. C'est assez étonnant, mais en 1944-45, l'école compte déjà 486 élèves. C'est une progression vraiment importante. En 1955, l'école devient indépendante, et en 1975, elle va devenir l'école de traduction et d'interprétation. Ceci permet aussi de mettre en avant un de ses axes principaux maintenant, qui est la traduction. En 2011, elle devient la Faculté de traduction et d'interprétation de l'Université de Genève. Elle forme aujourd'hui des spécialistes dans trois domaines de spécialités : la traduction, l'interprétation, mais aussi le traitement informatique multilingues, qui s'est ajouté récemment. Elle offre maintenant un cursus qui est complet, du Bachelor au doctorat, avec 4 mentions de doctorat, ce qui montre

bien la diversité de notre faculté. On a p.ex. un doctorat en traductologie, en interprétation, en traitement informatique multilingue, et en gestion du multilinguisme.

Raphaël Zaffran : Vous êtes également la directrice du département de traitement informatique multilingue, vous l'avez mentionné. En quoi consiste les activités de ce département et comment vous êtes-vous initialement intéressée puis spécialisée dans ce domaine ?

Pierrette Bouillon : Toutes les activités du département sont centrées sur les applications informatiques multilingue : à la fois les outils pour le traducteur, comme la traduction automatique, mais aussi tous les outils qui permettent d'améliorer la communication dans la société ; et c'est comme ça que finalement l'axe d'accessibilité a toujours été vraiment très important pour notre département. Il y a plusieurs grands projets-phares dans ce contexte.

Un premier projet, dont on parlera d'ailleurs par la suite, est le projet BabelDr. C'est un projet commun avec les Hôpitaux Universitaires de Genève (HUG). L'objectif est de développer un outil qui traduit de manière fiable le discours médical. Il traduit les questions que le médecin pose en urgence à son patient et fait la traduction vers des langues non-dotées, où d'ailleurs il y a peu de d'interprète humains disponibles, comme le tigrigna, l'albanais et également la langue des signes.

Un autre projet important est le projet PROPICTO. C'est un projet Fonds National [**Font National Suisse, FNS**], qui vise à traduire le discours oral vers les pictogrammes. C'est un autre moyen d'améliorer l'accessibilité dans la société. Toutes ces activités se font dans le cadre du Centre de la communication sans barrière, centre financé par le SEFRI. C'était un projet Swiss Universities. Ce qui m'intéresse, c'est vraiment le traitement automatique des langues en lien avec la société ; comment avoir un impact positif sur la société avec les applications multilingues.

Raphaël Zaffran : Toujours finalement cette dimension de l'application concrète sur le terrain et sur les personnes ?

Pierrette Bouillon : Exactement, c'est l'application avec l'impact sur le terrain et sur les personnes qui nous a amené à tous ces projets d'accessibilité et les diplômes dont on va parler par la suite.

Raphaël Zaffran : Je m'adresse maintenant à vous, Irene Strasly, avec une question similaire. Vous êtes actuellement collaboratrice scientifique et doctorante au sein de la Faculté de traduction et d'interprétation. Nous aurons l'occasion de parler, dans quelques minutes, de votre travail de thèse. Avant cela, pourriez-vous nous dire par quel biais vous êtes arrivées vous-même dans ce domaine et au sein de cette faculté ?

Irene Strasly : Oui, je suis arrivée dans le domaine de langue des signes un peu par hasard, si on peut dire ça comme ça. Quand j'avais 16 ans, je travaillais dans un magasin de glace en Italie et il y avait un groupe de personnes sourdes et qui venait presque toutes les semaines y manger des glaces. Ils signaient, et je les regardais en me disant que c'était très beau, mais je n'arrivais pas à communiquer avec eux. Ça restait toujours très superficiel et j'étais un peu frustrée. Des fois, il m'est aussi arrivé de regarder la télévision, p.ex. le téléjournal où il y avait

une interprète en des signes. Ça aussi, ça me fascinait. Après, j'ai laissé ça de côté. En 2007, je suis arrivé à la Faculté de traduction et d'interprétation ici à Genève, où j'ai fait mes études de traduction. En 2010, en feuilletant une brochure de cours de langue, je suis tombée sur un cours de langue des signes. Je me suis dit, « c'est ça que je dois faire ». A l'époque, je voulais étudier l'allemand et puis voilà, j'ai mis l'allemand de côté, je me suis dédiée aux langues des signes, et je n'ai jamais arrêté.

Raphaël Zaffran : J'aime bien cette formulation : « *c'est ça que je dois faire* », et pas « *c'est ça que je veux faire* » ; c'est-à-dire qu'on sent vraiment une vocation ?

Irene Strasly : oui, pour moi, c'est une vocation. Des fois, j'ai essayé aussi de faire autre chose, et puis ça m'a toujours ramené à la langue des signes, donc il y a quelque chose de très fort là-dedans.

Raphaël Zaffran : Une des missions de ce podcast est de faire découvrir ou redécouvrir la richesse de la recherche et de l'expertise que nous avons la chance d'avoir en interne à l'Université de Genève, via toutes nos facultés, centres et Instituts. Nous nous intéressons par ailleurs à comment cette expertise rayonne, non seulement localement mais également à l'international. Quel lien particulier existe aujourd'hui entre Genève, sa dimension internationale et la faculté de traduction et d'interprétation ?

Pierrette Bouillon : Alors, ce sont effectivement des liens très étroits, qui définissent l'identité de la FTI. Ces liens existent à tous les niveaux, au niveau de l'enseignement bien sûr puisque que la plupart de nos professeurs travaillent dans les organisations internationales, au niveau de la recherche aussi, puisqu'on a plusieurs projets en commun de recherche avec les institutions, et finalement on a aussi proposé plusieurs programmes de formation continue *ad hoc*.

Par exemple, pendant le COVID, on a formé des centaines de traducteurs à la poste édition. C'est cette tâche qui consiste à corriger le résultat de la traduction automatique. Finalement, on fait partie des mêmes réseaux, ce qui nous permet de définir ensemble les critères de qualité. C'est ces critères ensuite qu'on va utiliser pour enseigner la traduction et interprétation à nos traducteurs. Il y a toujours chez nous une excellente adéquation entre les attentes du marché et les attentes de la Genève internationale, et d'autre part les compétences réelles de nos étudiants.

Raphaël Zaffran : On sait que des erreurs de traduction ou d'interprétation peuvent mener à des malentendus pouvant parfois générer des incidents diplomatiques majeurs. C'est ça que j'avais en tête en vous posant la question au sujet du lien entre l'international et les aspects de traduction.

On pourrait rappeler cet incident de 2010, alors qu'on se dirigeait vers une possible partition du Soudan, et l'erreur de traduction qui avait donné l'impression que le secrétaire général de l'ONU de l'époque, Ban Ki-Moon, avait déclaré que l'ONU ferait tout son possible pour empêcher une possible sécession du pays. Cela avait évidemment été qualifié d'ingérence par les leaders du futur Sud-Soudan qui avait acquis le droit de voter sur la question de leur propre indépendance. Et tout cela était en fait partie d'une traduction erronée des propos du

Secrétaire général vers le français et de l'utilisation de cette traduction erronée pour traduire les propos à nouveau vers l'anglais.

Nous sommes dans un monde où l'information circule tellement vite qu'on a finalement peu de temps pour corriger certains malentendu ou erreurs de communication. Comment intégrez-vous ces aspects dans la formation des traducteurs et traductrices qui sont amenés à porter une telle responsabilité sur leurs épaules ?

Irene Strasly : Alors, je vais peut-être répondre à cette question. Cet épisode-là évidemment arrive aussi dans des interactions où il y a la langue des signes. Evidemment, on est des êtres humains, donc on peut faire des erreurs. Dans nos cours, on enseigne à nos étudiantes et étudiants l'éthique du métier, quand est-ce qu'ils doivent ou pas, peuvent ou pas accepter un mandat de traduction par exemple, les bonnes attitudes à avoir vis-à-vis des clients, comment gérer aussi des situations de communication difficile. C'est notamment un cours que je donne, quand on a des situations complexes avec des personnes de culture différente, de niveaux d'alphabétisation différents, comment est-ce qu'on gère ces situations-là. Ça fait partie de leur formation, et chez nous, on a des enseignants expérimentés tant au niveau de l'enseignement que de la pratique du métier. Ils ont un regard très pointu sur ces questions-là, donc je pense que nos étudiants sont bien préparés pour la suite de leur métier.

Raphaël Zaffran : J'aimerais à présent aborder un sujet dont nous avons souvent l'occasion de discuter avec nos invités et qui me paraît particulièrement important pour votre domaine, à savoir l'impact de la transformation numérique, de l'avènement des nouvelles technologies et du rôle grandissant de l'intelligence artificielle. Entre autres, il est difficile de ne pas s'émerveiller quand on voit les progrès réalisés en quelques années par certaines plateformes et les performances d'outils de traduction gratuits tels que Google Translate ou DeepL.

A votre avis, à quoi ressembleront les métiers de la traduction dans 5, 10, voire 15 ans et êtes-vous inquiète pour les perspectives de carrière de vos étudiantes et étudiants ?

Pierrette Bouillon : En tant que directrice du département, je ne suis vraiment pas inquiète pour différentes raisons.

D'abord, il y a un besoin croissant de demandes pour de la traduction et de l'interprétation ; et non seulement de la traduction inter-linguistique, c'est-à-dire d'une langue à l'autre, mais aussi intralinguistique, pour traduire vers des langues faciles, par exemple du français vers le facile à lire et à comprendre, dans des buts d'accessibilité.

Il faut aussi garder à l'esprit que la traduction automatique a fait beaucoup de progrès, mais ça reste une hypothèse de traduction qui est faite par une machine, sans avoir accès au contexte, à la culture de la langue cible. C'est vraiment essentiel d'avoir un humain avec toutes ses compétences multilingues, une très bonne connaissance de la traduction, des principes de la traduction et de l'interprétation pour être à la fin le garant de cette traduction.

Finalement, c'est une diversification du métier. La technologie ouvre de nouvelles opportunités. Il y a de nombreux nouveaux métiers qui sont créés pour nos étudiants. Je pense qu'il y a une étude récente qui a recensé plus de 500 métiers liés aux technologies de la traduction. C'est énorme pour un domaine de niche comme la traduction et l'interprétation.

Ce sont des métiers comme l'ingénierie multilingue, le métier de localisateur de site web, de localisateur de jeux vidéo, la personne qui est responsable de l'accessibilité. On peut être gestionnaire de l'information et cetera. C'est des tas de métiers auxquels nos étudiants, s'ils sont formés en technologie peuvent avoir accès. Et d'ailleurs, les statistiques montrent que le nombre de métiers des industries de la langue sont en train de d'augmenter, ce qui est un marqueur vraiment positif pour notre domaine.

Raphaël Zaffran : Un autre thème majeur ces jours est évidemment la pandémie de COVID-19 et ce monde d'après qu'elle a engendré ; ces deux aspects, transformation numérique et pandémie étant souvent très liés. Quelles sont les conséquences concrètes de la pandémie pour votre domaine et vos métiers ?

Irene Strasly : Je vais peut-être commencer par répondre en qui concerne mon domaine, qui est le domaine de langue des signes. Concernant l'enseignement, nos cours sont maintenant donnés en co-modal, c'est-à-dire qu'il y a une partie de la classe qui est une présence, et ceux qui ne peuvent pas venir sont à distance et suivent en même temps sur Zoom, ou alors regardent l'enregistrement après.

Ceci n'est pas anodin pour nos enseignants, parce qu'ils sont très soucieux de la qualité de leurs cours. Ils essayent à la fois d'être attentif à leurs étudiants en classe, mais en même temps ils doivent être visibles sur la caméra parce que la langue des signes est une langue visuelle et gestuelle. Il y a donc un souci aussi de qualité de caméra qui est là pour nous. Il est clair nous avons intégré ces dimensions de travail à distance dans nos cours, mais il y a quand même une place importante qu'il faut donner à la présence, parce que là, on peut vraiment corriger dans la finesse nos étudiants.

Pierrette Bouillon : Oui, je pourrais ajouter que pour le traitement informatique multilingue, il y a beaucoup de nouveaux outils qui se sont imposés, par exemple les outils qui font la transcription automatique pour le sous-titrage des vidéos, et aussi toutes les plateformes d'interprétation à distance qui se sont beaucoup imposées pendant le COVID. C'est des nouvelles technologies qu'on doit prendre en compte dans nos cours, et c'est beaucoup d'opportunités de recherche aussi pour évaluer ces outils, mesurer la satisfaction des personnes qui les utilisent, etc.

Irene Strasly : Je vais peut-être me lier à ce que disait Pierrette Bouillon par rapport aux plateformes pour l'interprétation à distance, parce que dans mon travail, au niveau international pour l'association internationale des interprètes de langue des signes, j'ai aussi observé des changements. Dans le travail des interprètes en langue des signes pendant la pandémie, il y a eu un gros recensement, une grosse enquête internationale qui a été faite par des collègues des Pays-Bas. Cette enquête et ses résultats sont sortis en janvier 2021 et ça montre vraiment comment le travail a changé dans cette période où presque la totalité des mandats sont passés à distance. Il y a par exemple aussi des agences qui se sont équipées pour offrir à leurs clients un service d'interprétation en langue des signes à distance. Les avantages nommés par les collègues au niveau international sont la flexibilité, la possibilité d'améliorer l'efficacité du travail et le fait de rendre plus disponible les services d'interprétation en langue des signes.

Mais il y a aussi des points qui questionnent et posent un peu souci, notamment le fait qu'il y a une charge cognitive plus importante quand on travaille sur des plateformes comme ça. Aussi, quand on est sur une vidéo, l'interprétation se fait en deux dimensions, ce n'est pas en trois dimensions. Pour la langue des signes, c'est un défi ; et aussi pour gérer le travail d'équipe, ce n'est pas évident, et pour gérer les conversations ou des situations de communication qui sont plus compliqués. Il y a donc à la fois des avantages et des points plus compliqués.

Raphaël Zaffran : La pandémie a parfois posé ou renforcé des problèmes majeurs d'accessibilité, mené à des adaptations également, comme vous en parlez. Ces problèmes d'accessibilité sont au cœur de la réflexion que vous portez autour de l'accès à la formation et à la traduction dans les langues minoritaires, dans la langue des signes, au niveau universitaire. Tout d'abord, qu'est-ce qu'une langue minoritaire et quels sont les enjeux autour de l'évolution de leur reconnaissance ?

Irene Strasly : Par rapport à ça, je vais citer la Charte européenne des langues régionales et minoritaires, et notamment l'article 1 de cette charte, qui dit que les langues minoritaires sont des langues qui sont pratiquées traditionnellement sur un territoire d'un État par des ressortissants de cet État-même. Ces personnes doivent être un groupe numériquement inférieur au reste de la population de l'État et ces langues sont différentes des langues officielles de l'État.

Par contre, dans cet article et dans la Charte en général, on n'inclut ni les dialectes, ni les langues des migrants. Ça c'est pour la définition.

Concernant les enjeux, je dirais que si on considère que la diversité est importante, il faut aussi veiller à protéger ces langues pour éviter qu'elles disparaissent. Dans le cas des langues des signes, les reconnaître passe par exemple par un renforcement de l'enseignement bilingue, et par le fait de financer les prestations des interprètes et des traducteurs, parce que ça permet en fait aux personnes sourdes de participer sur un pied d'égalité à la société et au marché du travail par exemple. D'ailleurs, chez nous, à la Faculté, il y a un spécialiste des questions de politique linguistique de langues des minorités ; c'est le Professeur François Grand. On a donc tout un axe de recherche sur ces questions-là.

Raphaël Zaffran : Concrètement, quels ont été grands les changements d'un point de vue légal et sociétal qui ont permis de donner davantage de visibilité à ces problématiques ?

Pierrette Bouillon : Il y a deux lois qui ont joué un rôle très important.

Il y a d'abord la Convention des Nations Unies relative aux droits des personnes handicapées. C'est une convention de 2006, mais elle a été adoptée par la Suisse en 2014, et puis une loi fédérale sur l'élimination des inégalités frappant les personnes handicapées. C'est une loi de 2002.

Ces deux lois recommandent d'avoir une communication qui est accessible et c'est évidemment ce qui a créé des besoins beaucoup plus importants envers la traduction vers la langue des signes ou vers les langues minoritaires. C'est d'ailleurs à ces besoins qu'on a voulu répondre en créant notamment les diplômes dont on va parler.

Raphaël Zaffran : Au niveau du droit ou ce qui peut inspirer ces changements au niveau légal, quel rôle peut jouer la recherche dans le processus de sensibilisation et au problème de la surdité et au développement de la langue des signes par exemple ?

Irene Strasly : La recherche à mon avis peut donner plus de visibilité à la langue des signes. Ça va donc avoir un impact favorable dans la vie quotidienne de ces personnes-là, et sur les démarches pour la reconnaissance des langues des signes. C'est l'un des points les plus importants pour la communauté sourde et je pense que le fait de rendre visible, de faire de la recherche, de sensibiliser les personnes, permet aussi après de favoriser ces démarches au niveau politique.

Pierrette Bouillon : On va aussi insérer les personnes sourdes dans les projets, ce qui toujours très positif évidemment.

Irene Strasly : Oui, comme enseignants, chez nous par exemple.

Raphaël Zaffran : Puisque nous parlons de recherche, je ne puis m'empêcher de vous poser la question qu'il ne faut absolument pas poser aux doctorants et doctorantes, qui est sur votre travail de thèse, Irene Strasly.

Si je comprends bien, il porte sur l'accessibilité des informations liées à la santé auprès d'un public sourd. Pourriez-vous nous en dire un peu plus, si ce n'est pas vous causer trop de stress ?

Irene Strasly : Justement, c'est la question qu'il ne faudrait jamais poser, vous l'avez bien dit. Oui, alors effectivement ma thèse porte sur ce sujet-là, donc l'accessibilité des informations liées à la santé pour un public sourd. Avant, Mme Bouillon a parlé du projet BabelDr, et elle avait justement mentionné qu'on a ajouté la langue des signes en 2017-2018. Je coordonne cette partie-là.

Dans ma thèse, j'ai mené des groupes d'échange de discussions, des focus groups en Suisse romande auprès des personnes sourdes pour savoir quels étaient leurs défis dans la communication quand ils vont par exemple à l'hôpital ou chez leur médecin de famille ; et ensuite je leur ai présenté notre projet BabelDr, je leur ai montré les traductions qu'on a faites pour l'hôpital.

C'est des traductions qui partent d'une phrase en français écrit, et on fait une vidéo préenregistrée. Il y a tout un aspect aussi de terminologie de signes qui sont liés au domaine de la santé. Il y a ces deux aspects-là : d'un côté la communication dans ce milieu mais aussi comment la langue se développe pour répondre à des domaines où avant on ne traduisait pas forcément. Il y a donc des néologismes, donc des nouveaux signes qui se créent et comment est-ce que ça se passe dans ce domaine médical. Ça, c'est le sujet de ma thèse.

Raphaël Zaffran : C'est fascinant, et on se réjouit de la lire. Et je ne vous poserai pas la vraie pire question.

Irene Strasly : La méthodologie ?

Raphaël Zaffran : Par exemple, mais sinon, quand est-ce que vous finissez, je ne vous poserai pas cette question.

Irene Strasly : Oui, ça, il ne faut pas la poser (rires)

Raphaël Zaffran : Pour rester sur la recherche, quels sont les autres grands chantiers actuels de la recherche sur ce domaine, par exemple au niveau européen et international ? Qu'est-ce qu'on peut voir arriver dans les prochaines années ?

Irene Strasly : En fait c'est un domaine qui est très vaste, donc il y a des recherches qui se font par exemple au niveau cognitif, il y a des recherches qui se font sur l'interprétation à distance maintenant, mais aussi sur la charge cognitive des interprètes de langues des signes. On a des études maintenant qui comparent la langue des signes à la gestuelle notamment chez les personnes âgées par exemple ; et puis je pense au domaine dans lequel nous travaillons, donc l'accessibilité. En fait, il y a un grand développement et beaucoup de chercheurs sourds maintenant qui commencent à travailler, à être embauchés dans des universités donc ils amènent aussi. En fait, c'est leur culture et leur langue. Avant, on était surtout les entendants à travailler au niveau universitaire, et puis c'est très important d'ouvrir les postes académiques à ce public.

Raphaël Zaffran : Nous le rappelons, la recherche est indissociable de la formation continue universitaire. Vous êtes respectivement directrice et coordinatrice du nouveau diplôme de formation continue, le DAS, donc *Diploma of Advanced Studies* en traduction pour traducteur et traductrice sourdes. Comment ce programme a-t-il vu le jour ?

Irene Zaffran : Ce programme a vu le jour à un moment particulier, parce qu'il y a eu un ensemble de facteurs qui ont favorisés sa mise en place. D'un côté, on a le cadre légal qui a été décrit avant par la Professeure Bouillon. Ce cadre légal a fait que davantage de contenus ont commencé à être traduits vers la langue des signes, et ce dans les trois langues des signes qui sont utilisés en Suisse : la langue des signes de Suisse alémanique, de Suisse romande et de Suisse italienne. Cette demande a augmenté, ce qui fait que des personnes sourdes ont commencé à offrir des services de traduction, mais ils ne sont pas formés à la traduction, donc la qualité est très variable. Ça dépend de qui traduit, quel est le contenu du texte, c'est très variable. Les associations locales de personnes sourdes mais aussi d'interprètes ressentaient le besoin que notre faculté mette en place des diplômes pour ça, pour garantir une qualité standard de ces traductions et pour leur donner des outils pour bien traduire. Il y a eu, je dirais, ces éléments-là au niveau suisse ; il y a aussi un développement de la traduction au niveau international qui s'est accentué avec la pandémie. Au niveau international, on voit vraiment de plus en plus de langues des signes à la télévision, et de traducteurs et d'interprètes sourds qui traduisent, même le téléjournal. Ce n'est pas encore le cas en Suisse, mais ça va se faire, parce que c'est une envie des entreprises, et même la RTS, Swiss Text, la RSI veulent augmenter le volume d'émissions traduites. Ils collaborent avec nous pour ça.

Raphaël Zaffran : Parlez un peu plus en détail du contenu du DAS et des deux certificats qui le compose. Comment avez-vous construit votre scénario pédagogique ?

Irene Strasly : Le scénario pédagogique a été construit en collaboration avec les associations locales, donc les associations d'interprètes et de traducteurs maintenant, parce qu'ils ont changé leurs statuts pour pouvoir accueillir des personnes sourdes dans leurs associations. Ensemble, on a construit le scénario pédagogique.

Le DAS qu'on a mis en place se compose de deux CAS, de deux certificats. Le premier CAS dure une année et il vise la traduction générale. Les personnes sourdes qui vont suivre ce CAS vont être en mesure de traduire des textes de tous types.

Ensuite, ils pourront s'inscrire au deuxième CAS, qui va durer aussi une année. Il est focalisé sur la traduction audiovisuelle, où il y a une contrainte temporelle très forte et une dimension de stress plus importante, parce qu'évidemment c'est de l'audiovisuel.

Au niveau des compétences, on souhaite que les personnes qui s'inscrivent chez nous, à la fin de la première année, puissent traduire aisément tout type de texte, et à la fin de la deuxième année, ils puissent produire des textes de qualité pour l'audiovisuel.

Raphaël Zaffran : Vous avez un peu mentionné les personnes, mais parlez-nous un peu plus du public-cible. Qui seront les participants et participantes à ces formations, ce DAS et ces CAS, et comment sont-ils et sont-elles sélectionnés.es ?

Irene Strasly : Ce sera des personnes sourdes qui doivent bien maîtriser la langue des signes française ou italienne, le français écrit ou l'italien écrit. C'est deux groupes qui auront des cours en commun, et des cours séparés par paire de langues. Les cours communs seront donnés en signes internationaux. On dit aussi langue des signes internationale, même si ce n'est pas encore une langue, mais plutôt un code qui est utilisé quand des personnes sourdes de différents pays se rencontrent et doivent communiquer. Ce code se développe beaucoup dans les conférences internationales en Europe, par exemple au Parlement européen.

Il y aura des cours communs, et des cours séparés.

Raphaël Zaffran : Ces cours, est-ce que vous prévoyez et peut-on prévoir une dimension d'enseignement à distance ? Vous expliquiez tout à l'heure que pendant la pandémie, c'est parfois compliqué, possible mais pas forcément toujours facile. Quelles activités d'apprentissage concrètes seront proposés aux étudiants et étudiantes ?

Irene Strasly : Par rapport à ce qu'on va proposer aux étudiants et étudiantes, il y aura des ateliers pratiques, donc des cours, où il y aura aussi une dimension théorique, mais c'est toujours axé sur la pratique traductive. La plupart des cours seront vraiment pratiques. Il y aura une partie des cours qui seront donnés à distance et une partie en présence. Pour les cours en présentiel, il y aura aussi la possibilité de suivre à distance. On va essayer d'être flexible.

Raphaël Zaffran : Après la formation, qu'est-ce que ces personnes peuvent espérer obtenir en termes d'opportunités professionnelles, etc. ?

Irene Strasly : Ces personnes vont pouvoir travailler sur le marché comme traducteur et traductrice. La RTS, Swiss Text, la RSI par exemple souhaitent embaucher des personnes sourdes parce qu'ils vont augmenter le volume d'émissions traduites, mais ils pourront aussi

travailler pour la Confédération, notamment par exemple tout récemment avec la pandémie avec l'OFSP qui a beaucoup traduit, qui a fait traduire beaucoup d'informations en langues des signes, ou la Chancellerie fédérale, la Fédération Suisse des Sourds. Ils peuvent travailler à la fois pour le public mais aussi pour des entreprises privées.

Raphaël Zaffran : Nous arrivons doucement au terme de notre entretien mais nous ne laisserons pas partir nos invitées sans récupérer quelques recommandations concrètes pour nos auditeurs et auditrices. Je précise que notre entretien sera retransmis dans son intégralité afin que son contenu puisse être accessible par tous et toutes, y compris pour les personnes sourdes. Quels seraient donc vos conseils aux personnes qui seraient intéressées de se former et de travailler dans le domaine ? Au-delà de suivre la formation ?

Irene Strasly : Nous avons chez nous en ce moment par rapport aux langues des signes, deux programmes : on a ce programme DAS en formation continue. Je viens déjà d'expliquer quelles sont les attentes : ils doivent connaître les langues des signes, la langue écrite. On a aussi un autre programme au niveau du baccalauréat en communication multilingues. Nous avons ajouté la langue des signes française et italienne, cette dernière à partir de 2023. Les francophones par exemple qui ont commencé en septembre 2021 devaient avoir au minimum un niveau A2 en langue des signes et une autre langue étrangère au niveau B1, et ils doivent très bien maîtriser leur langue maternelle, donc le français. En général, je pense que pour s'inscrire chez nous, il faut avoir un esprit curieux, aimer lire et écrire, aimer le contact avec les autres, la communication. C'est des qualités aussi qu'on développe tout au long du cursus, mais je pense qu'il est aussi important d'être rigoureux et précis.

Raphaël Zaffran : Et pour finir la question que nous posons à tous nos invités à la fin de chaque épisode, avez-vous des suggestions de lecture ou d'autres médias pour aller plus loin dans la réflexion ?

Pierrette Bouillon : je peux donner une recommandation assez pratique, c'est d'aller voir le site web de la faculté de traduction et d'interprétation. Vous y trouverez des tas d'informations sur les programmes. Il y a aussi un e-bulletin qui donne chaque mois des informations sur la faculté et aussi le site du département de traitement informatique multilingue, avec tous nos projets dont j'ai parlé avant, des publications scientifiques, etc.

Irene Strasly : Et par rapport à la langue des signes, on a le site de la Fédération suisse des sourds, de la Fédération mondiale des sourds, de l'Association internationale des interprètes de langue des signes, où vous avez beaucoup d'informations sur ce qui se passe au niveau international.

Par rapport aux films, il y a un film qui est sorti il y a quelques années. Il est récent et s'appelle « *La famille béliet* ». Ils ont fait un remake en anglais qui s'appelle « *Coda* ».

Il y a aussi l'émission « Signes » de la RTS, qui est une émission en langue des signes sous-titrée en français. Il y a aussi un voice-over en français. C'est très intéressant. Il y a la chaîne « Média Pi ! » en France qui publie des vidéos également sur l'actualité.

Au niveau des films, on a aussi « *the Tribe* » qui est un film entièrement en langue des signes. On a « *Les enfants du silence* », qui est un film un peu vieux mais qui peut être intéressant. On

a les spectacles de théâtre de l'International Visual Theater (IVT) de Paris qui sont très beaux. Je conseille si vous avez l'occasion d'aller les voir. On a aussi une série sur Netflix qui s'appelle « Deaf U ». Et un dernier conseil, un collègue sourd qui a une chaîne sur Facebook. Il s'appelle « *Pierrot Swiss Deaf* » et il publie des vidéos sur toutes thématiques. Lui est un guide de montagne, alpiniste et organise aussi des voyages.

Raphaël Zaffran : Merci pour ces références que nous mettrons dans les notes de l'épisode. Je crois qu'il y a aussi un restaurant qui va ouvrir bientôt à Genève ?

Irene Strasly : Oui, c'est un restaurant qui sera en langue des signes. Il sera géré par des personnes sourdes. Il y aura aussi des cuisiniers sourds. C'est le premier restaurant en Suisse de ce type-là. Il va s'appeler « *Vroom* » et il va ouvrir à la Jonction à la rue des Rois. Maintenant, il est en travaux. Ils sont en train de tout refaire, parce qu'ils vont créer une expérience sonore particulière et ils sont en train de mettre aux normes la cuisine.

Raphaël Zaffran : On espère que ça leur fera un peu de pub.

Irene Strasly : Oui, j'espère.

Raphaël Zaffran : Voilà, nous arrivons au terme de notre entretien. Irene Strasly, Professeure Pierrette Bouillon, merci infiniment d'avoir accepté notre invitation. Un grand merci également à Michel Reymond pour la technique et à très bientôt sur LifeLongLearning @UNIGE, le podcast du centre pour la formation continue et à distance de l'Université de Genève.